

M. Berthin souffrait alors d'une maladie contractée dans un incendie où ses forces n'avaient point été à la hauteur de son dévouement. Ses fils l'accompagnèrent aux eaux d'Allevard, mais leurs soins ne purent rien contre le mal. Leur père s'éteignit entre leurs bras, à Beaurepaire, le 8 octobre 1864.

Restés seuls, les deux frères se serrèrent l'un contre l'autre, prenant à deux les revers et les joies de la vie.

Ne voulant point s'éloigner d'Eolde qui dirigeait à Beaurepaire l'administration de leur fortune rurale, Hugues se fixa à Grenoble où il se fit inscrire comme avocat stagiaire. Doué d'une parole sobre et claire, mais peu enthousiaste de l'art de la chicane, il se bornait, comme ses jeunes collègues, à disputer au sein des conférences sur les points de droit douteux et à prêter son concours aux malheureux justiciables des conseils de guerre ou de la police correctionnelle. Cependant, à partir de 1866, il plaida plusieurs fois aux assises, songeant peut-être à entrer dans la magistrature. Ses études littéraires n'en souffrirent point, car un grand nombre de pièces de vers parurent alors dans divers recueils.

Désireux, comme tous les vrais artistes, de contempler de près les modèles antiques et de parfaire son éducation et ses connaissances sur la terre classique des Beaux-Arts, il se décida, en 1867, à partir pour l'Italie. Son frère l'y suivit.

Ils visitèrent Gênes, Turin, Venise, Milan, Florence, Rome, Naples..., s'arrêtant et contemplant à leur gré. Les lettres écrites d'Italie par Hugues respirent une joie et une admiration sans mélange. Sa nature artistique s'épanouit dans ces régions peuplées de merveilles, son intelligence travaille ; il ne se contente pas de voir, il étudie et